

deux heures plus tard, une seconde dans laquelle il expliquait que l'état maladif de sa femme ne lui permettait point de se rendre en Lorraine pour assister aux funérailles... Voici ces deux dépêches, monsieur le docteur.

Et Raymond les tendit à M. Leblond en ajoutant :

—Tout cela avait été combiné avec un sang-froid qui m'épouvante ! Rien ne m'ôtera de l'esprit que M. Rollin a lâchement prémédité la mort du comte Emmanuel !

L'ancien chirurgien-major avait lu les dépêches.

—N'affirmons rien, monsieur Schloss, dit-il, nous pourrions nous tromper... Dans cette première dépêche déposée au bureau de Paris à trois heures trente-cinq minutes, Gilbert Rollin annonce à son oncle, vous entendez, A SON ONCLE !... que l'abbé d'Areynes n'est pas mort et qu'il peut guérir... Dans ce second télégramme, parti de Paris à cinq heures quatre, il répond à M. Pertuiset qu'il ne peut aller à Fenestranges. Qu'est-ce que cela prouve ? que M. Rollin, quand il reçut Madeleine, ne connaissait pas encore la mort de M. d'Areynes, et qu'il voulait calmer les angoisses qu'il avait fait naître en transmettant une nouvelle fautive, résultant d'un renseignement erroné... Il n'aura reçu la dépêche du docteur Pertuiset qu'après le départ de la première...

—C'est très invraisemblable.

—Enfin, cela peut s'admettre, en somme, supposons un retard... un encombrement des lignes télégraphiques et des bureaux...

La vieille Madeleine intervint.

—Tout ça n'empêche pas, dit-elle, que M. Rollin n'aurait pas dû jouer l'étonnement quand je lui ai annoncé que M. le vicaire était blessé... il le savait bien puisque trois jours auparavant il avait écrit qu'il était mort !...

L'observation de la servante était d'une écrasante logique.

Il n'y avait rien à répondre.

—Comment le savait-il, puisqu'il n'était pas allé chez vous ?... demanda le médecin.

—Sans doute il se sera renseigné à la dure...

—Enfin, il le savait, c'est prouvé, et c'est le point important ! fit Raymond Schloss. Le misérable s'est dit : Le comte Emmanuel est âgé, souffrant... il ne peut vivre qu'à la condition de jouir d'un calme absolu, de n'éprouver aucune émotion vive... En lui annonçant brutalement que son cher neveu Raoul est mort, je lui porterai un coup qui le tuera !... Et il a écrit, faisant de sa lettre l'usage que le vulgaire assassin fait d'un couteau ! J'affirme que cet homme a froidement, lâchement prémédité son crime !! Ah ! vous ne le connaissez pas, vous, monsieur le docteur, mais mon maître à jamais regretté, le comte Emmanuel, le connaissait bien ! Il n'a point de cœur, il n'a point d'âme, il n'a que des besoins qu'il veut satisfaire à tout prix. Réduit aux expédients, la misère le rendait capable de tout ! Pour jouir de l'usufruit de la fortune du comte d'Areynes, il lui fallait sa mort ! Il l'a tué !... Je vous en supplie, monsieur le docteur, laissez-moi voir M. Raoul... Laissez-moi lui dire qu'on a assassiné son oncle qu'il aimait comme un père !... Il faut que M. Raoul connaisse la vérité, la vérité tout entière ! Conduisez-moi près de lui... Laissez-moi lui parler.

—Si vous voulez le tuer comme on a tué le comte Emmanuel faites cela ! répliqua l'ancien chirurgien-major.

—Si je veux le tuer !... répéta Raymond Schloss, avec effarement.

—M. l'abbé d'Areynes serait frappé à mort par une émotion violente ! reprit le docteur. Certes, il doit connaître la vérité, et il la connaîtra... Vous la lui révélez vous-même, mais seulement quand je jugerai qu'il pourra vous entendre sans péril pour sa vie ! D'ici là, vous ne l'approcherez pas ! La mission que vous vous êtes imposée par dévouement pour la famille du vicaire de Saint-Ambroise est louable, je le reconnais, mais moi j'ai un devoir sacré à remplir ! Nous avons tous les deux une lourde tâche ! Il faut que d'abord j'accomplisse la mienne pour que vous puissiez accomplir la vôtre !

—Je verrai du moins le criminel !! dit Raymond Schloss les dents serrées, les poings crispés par la colère.

—Vous verrez M. Gilbert Rollin s'il vous plaît de le voir... répliqua monsieur Leblond, cela ne me regarde pas... Cependant permettez-moi de vous donner un conseil que je crois bon à suivre... Avant de vous immiscer brusquement dans une affaire de famille aussi délicate, souvenez-vous que M. l'abbé d'Areynes a voué la plus profonde, la plus fraternelle affection à sa cousine, Mme Henriette Rollin, et qu'il pourrait être douloureusement surpris d'apprendre que, sans son autorisation, vous avez agi contre l'homme qui est le mari d'Henriette d'Areynes...

—Monsieur le docteur a raison, monsieur Schloss, appuya la vieille Madeleine, vous ne devez rien faire à l'insu de mon cher maître... il faut attendre qu'il vous ait entendu et qu'il décide...

Le garde général semblait écrasé.

—Ainsi, murmura-t-il avec découragement, je ne pourrai voir monsieur l'abbé que quand il sera complètement guéri ?...

—Je n'ai pas dit cela, vous avez mal compris... fit le docteur.

Je vous permettrai de voir M. d'Areynes avant son rétablissement complet, mais à la condition expresse que vous ne lui révélez ni la mort de son oncle, ni vos soupçons au sujet du crime qu'aurait commis selon vous le mari de sa cousine... De plus, pour être admis auprès de lui, quand je jugerai que c'est possible, et quand nous aurons trouvé un prétexte pour expliquer votre présence à Paris, vous quitterez ces insignes de deuil.

—Il faudra mentir à monsieur Raoul, alors, balbutia Raymond avec angoisse.

—Il faudra lui mentir, oui.

—Eh bien ! soit, je mentirai... Ça sera dur, mais au moins je le verrai...

Et le pauvre Lorrain, étouffé de nouveau par les sanglots, se laissa tomber sur un siège.

Mme Leblond, sans cesse préoccupée comme son mari de la situation du jeune prêtre, s'était dirigée vers la chambre à coucher du malade dont elle avait, avec précaution, légèrement entre-bâillé la porte.

Elle jeta un coup d'œil sur le lit.

Raymond, qui suivait des yeux ses mouvements, s'était dressé et allait se précipiter vers elle.

L'ancien chirurgien-major devina sa pensée, et d'un geste rapide l'arrêta.

—Ne craignez rien, monsieur... fit Raymond obéissant, puis il ajouta d'une voix suppliante, pleine de larmes : que je le voie... que je l'entrevoie seulement...

—Eh bien ! regardez... dit le médecin.

Le Lorrain, sans changer de place se pencha en avant et riva ses yeux sur le visage pâle de Raoul d'Areynes qui dormait toujours, la tête soutenue par les oreillers.

—Pauvre monsieur l'abbé !... murmura-t-il ensuite en esuyant ses paupières humides.

Mme Leblond referma doucement la porte.

La surexcitation de Raymond Schloss s'était notablement calmée.

Madeleine en profita pour rappeler au docteur que leur déjeuner, interrompu par l'arrivée du garde chasse, n'était point terminé.

—Prenez un peu de nourriture avec nous, monsieur Schloss, dit-elle au Lorrain. Soyez aussi raisonnable et aussi fort, vous qui êtes un homme, que moi qui suis une vieille femme... Je souffre bien cependant, allez !... j'ai le cœur bien gros... il faut surmonter tout cela... Plus les peines sont grandes, plus on doit avoir de courage.

Schloss sentait bien que la digne servante avait raison.

Il se mit à table et Madeleine le servit.

Après quelques moments de silence, l'ancien chirurgien-major demanda au Lorrain :

—Votre séjour à Paris doit-il être de quelque durée, mon ami ?

—A moins que je ne sois rappelé brusquement à Fenestranges par M. Pertuiset, répondit Schloss, je compte attendre ici le rétablissement complet de M. Raoul.

—Votre attente alors se prolongera, car la convalescence sera longue.

—Combien de temps durera-t-elle ?

—Il m'est impossible de préciser, mais je crois qu'il vaudrait mieux pour vous retourner à Fenestranges où je vous écrirai quand notre malade sera pied.

—Peut-être... fit le garde en hochant la tête. Enfin, nous verrons... Dans tous les cas, même si je me décidais à ne point attendre, je passerais quelques jours à Paris... Il faut que je voie le notaire de feu M. le comte... Il faut aussi que je me fasse délivrer un certificat constatant que la maladie de M. l'abbé Raoul d'Areynes l'empêche de se rendre à Fenestranges... C'est M. le juge de paix qui réclame cette pièce... M. Raoul étant l'exécuteur testamentaire de son oncle, ce certificat, légalisé permettra, dit-il, d'agir en son lieu et place pour régler les affaires de la succession.

Je m'occuperai aujourd'hui même de ce certificat, répliqua l'ancien médecin-major, je le signerai avec un de mes collègues et je le ferai légaliser...

—Je vous en serai très reconnaissant, monsieur...

—Donc, ne vous préoccupez de rien...

—Savez-vous, Madeleine, demanda Raymond Schloss à la vieille servante, s'il y a dans ce quartier, pas trop loin d'ici, un hôtel où je pourrais louer une chambre ?

—Il y en a un tout à côté... je vous y conduirai. Je connais le patron, un brave homme dont M. le vicaire a marié la fille il y a deux ans... Vous serez là comme chez vous...

—Merci, Madeleine...

Le déjeuner s'acheva, Raymond donnant de plus amples détails sur la mort du comte Emmanuel, et Madeleine racontant, non sans larmes, de quelle façon on avait trouvé le jeune prêtre agonisant sur les premières marches de l'escalier de sa demeure.

Après le repas, la brave fille conduisit Schloss boulevard Voltaire à l'hôtel dont elle lui avait parlé, établissement modeste, mais bien